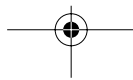
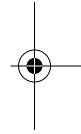
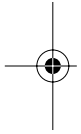
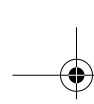


# SANCTUAIRES ARDENTS

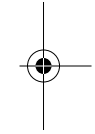
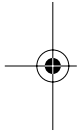


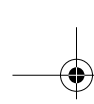


DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Sous le charme de Lillian Dawes, 2009.*



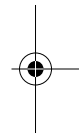
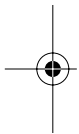


*Katherine Mosby*

# SANCTUAIRES ARDENTS

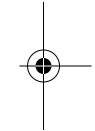
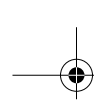
Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Cécile Arnaud*



*Quai Voltaire*





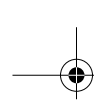
Titre original :  
*Private Altars.*

© 1995 by Katherine Mosby.

© QUAI VOLTAIRE / LA TABLE RONDE, 2010,  
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE.

[www.editionslatableronde.fr](http://www.editionslatableronde.fr)



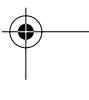
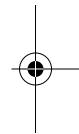


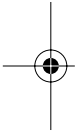
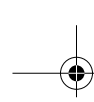
*Pour STERETT.*

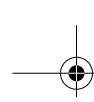
Est-ce, au ciel, un crime, d'aimer trop fort ?  
D'offrir un cœur trop tendre ou trop  
constant,  
De jouer le rôle d'un César ou d'un amant ?  
N'est-il pas aux cieux de glorieux retour,  
Pour qui noblement pense, et meurt avec  
bravoure ?

ALEXANDER POPE,

*Elogy to the Memory of an Unfortunate Lady.*



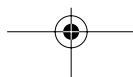
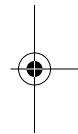


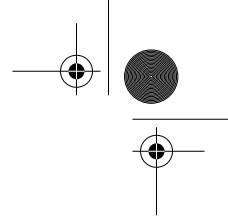


Ce jour de juin ne contenait nul présage, rien qui aurait pu annoncer ce qui allait suivre : pas d'éclipse de lune, pas d'éclair inexplicable ou d'ombres projetées du mauvais côté. Le ciel était constellé d'oiseaux plongeant et déployant l'éventail de leurs ailes d'une façon qui n'augurait rien de particulier. Cette journée était en fait assez ordinaire, sinon que la chaleur implacable alourdissait un air déjà chargé de la promesse de la pluie.

Mais Addison avait été prévenu. On lui avait dit des choses auxquelles il n'avait pas cru. On racontait que la glycine qui pendait, le long du mur de la cuisine, en tresses aussi épaisses que la natte de Raiponce avait fleuri deux fois l'été où Vienna Daniels était arrivée à Winsville, donnant les plus grosses fleurs jamais vues dans cette ville, pourpres comme la chair des mûres, alors qu'elle n'avait pas la moindre notion de jardinage et pensait que c'était du lilas qui grimpait à l'assaut de la façade pour entourer la fenêtre du grenier.

Puis elle avait peint la grange en bleu. Elle était entrée à la quincaillerie Henshaw en demandant de la peinture couleur lapis-lazuli. Il avait fallu cinq questions et quatre personnes à Henshaw pour découvrir ce qu'était le lapis-lazuli – tout ça pour une grange ! Et quand son mari, Willard Daniels, avait interdit aux ouvriers de peindre le bâtiment en bleu, elle l'avait fait



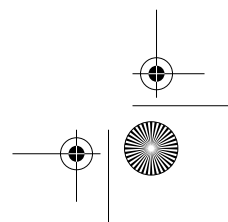
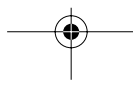
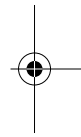
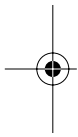


elle-même, du moins en partie, et avait achevé tout un côté avant de renoncer à travailler sur une échelle, en robe de soie, les cheveux retenus dans un mouchoir à motifs comme une fille de cuisine.

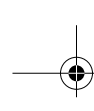
Elle laissait le cheval que Willard lui avait offert, mais qu'elle ne montait pas, l'accompagner en ville – du temps où elle y allait encore – et lui achetait une friandise à la boulangerie Duffield. L'animal restait là, en liberté, soufflant par ses énormes naseaux dilatés, passant son poids d'une jambe sur l'autre en attendant qu'elle ait fini ses courses et récupéré son courrier. Ensuite il la suivait de son pas las et paresseux, jamais à sa hauteur mais jamais non plus très loin derrière.

Plus étonnant encore, Addison avait entendu dire qu'elle avait essayé de tuer son mari, qu'elle s'adressait au diable dans une langue inconnue, et que les soirs de pleine lune elle se baignait dehors dans une baignoire en fer-blanc et attirait sur sa peau la luminosité céleste. Elle était socialiste ou peut-être communiste, Addison ne se rappelait pas lequel des deux, mais la différence importait aussi peu qu'une morsure de charançon, parce que ce n'étaient pas des étiquettes qu'on voulait se voir coller sur le dos. En plus elle aimait les Nègres et elle fumait des cigarettes. Voilà ce qui arrive, disait-on, quand on lit trop de livres : ça ramollit le cerveau, et Addison imaginait alors la texture spongieuse des champignons des bois ou des crackers détremés. On racontait qu'elle possédait des milliers de livres.

Addison était stupéfait. Pendant presque un an avant son arrivée à Winsville, il avait lui-même soupçonné son âme d'être possédée par les démons, ce qui l'empêchait de dormir la nuit, remplissait sa bouche de jurons, le rendait agité et anxieux et lui faisait paraître assommants les sermons que sa mère et ses oncles prêchaient de l'arrière d'un chariot à la populace impéni-





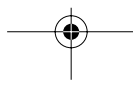
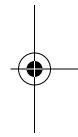
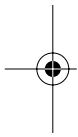


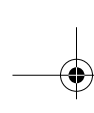
tente des villes dans un rayon de quinze kilomètres autour de leur ferme du Kentucky.

Il avait complètement arrêté de lire la Bible, à l'exception du Cantique des cantiques, qu'il dévorait la nuit, se mettant dans un émoi qui, il le savait, le destinait à un enfer partagé avec des païens en furie. De plus, il s'était récemment pris de passion pour la fiction. Avec la même rage compulsive que son cousin Nat, atteint de ver solitaire, mangeait pour satisfaire une faim constante, il avait lu et relu les quatre romans à sensation qu'il avait volés à la bibliothèque jusqu'à ce que les pages lui restent dans la main. Les bords jaunes du papier s'effritaient et disparaissaient comme s'il les avait absorbés par osmose, tels les rythmes de paragraphes entiers qui lui emplissaient la tête, lui ouvrant des perspectives plus éblouissantes que toutes celles qui s'étaient présentées à Alford, dans le Kentucky.

Et puis il y avait Willa, la fille de Vienna Daniels, qui, disait-on, pouvait cracher plus loin et courir plus vite qu'il n'était convenable pour une fille. Willa ne semblait pas faite du même bois que les gens qu'Addison avait connus à Alford. Aussi bien Elliott que Willa personnaient des attributs dont il était dépourvu et qu'il admirait donc à l'excès. Ils étaient dotés d'une grâce naturelle qu'il savait ne jamais devoir posséder.

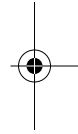
Ils ne semblaient pas habiter le monde de la même façon que lui, rivé à la terre par sa large ossature à chacun de ses pas pesants. Willa en particulier paraissait planer avec l'énergie du vol suspendu, pareille à un colibri humain, comme si le mouvement était son état naturel alors que l'immobilité exigeait d'elle un gros effort. Elle avait les traits délicats et, comme la splendeur ostentatoire de certaines églises que sa mère jugeait prétentieuses, d'autant plus impressionnants aux yeux d'Addison qu'ils possédaient une finesse peu réaliste, bien





différente des surfaces de son propre visage, auxquelles une découpe grossière avait conféré une humanité reconnaissable, comme une tête sculptée dans le pommeau d'une canne. Willa avait une beauté déroutante et subtile : aussi évidente quand son visage était animé qu'absente au repos, quand ses traits fins et réguliers ne se distinguaient plus de ceux de tout un tas de jolies filles au teint pâle.

La famille Daniels suscitait en Addison le besoin d'une langue plus extravagante que ne le permettait son maigre vocabulaire. Plus tard, il ne pourrait expliquer ce qui avait rendu cette première rencontre avec les Daniels aussi fondamentale, mais il se rappellerait la façon dont la lumière miroitait à travers les branches des platanes, les feuilles en mouvement pointillant le sentier de cette même luminescence qu'il sentait à l'intérieur de lui, excitante et insaisissable.

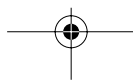


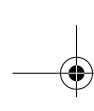
C'était le cinquième jour de son premier été chez son père. Il arrivait de la ferme du Kentucky où, onze ans plus tôt, sa mère l'avait emmené, bébé, lorsqu'elle avait quitté son mari. Mais quand les vaches avaient attrapé la maladie du charbon et que sa mère et son oncle étaient morts, la famille avait perdu la ferme.

Tout avait été vendu, même les chiens qui avaient suivi Addison en courant à travers les pièces poussiéreuses, même les articles de toilette de sa mère, même son canif et sa médaille de saint Christophe.

— Dommage pour la médaille, avait dit sa tante en lui fourrant sa bible dans les mains.

Puis elle avait humecté son mouchoir avec sa langue et essuyé la joue sale d'Addison. Le serrant une dernière fois gauchement contre sa large poitrine, elle avait dit :





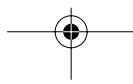
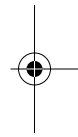
— Rappelle-toi bien ceci : notre déchéance a été l'œuvre de Dieu et pas celle de M. Hoover. Il te reste encore plus qu'à certains qui, eux, n'ont pas d'autre foyer où aller, alors garde la tête haute, tu m'entends ?

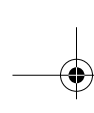
Addison avait été confié au chef d'un train de marchandises qui avait accepté, pour rendre service à tante Gilly, de le faire descendre à Winsville. Son père, lui avait-elle expliqué, pourrait s'occuper de lui.

Et c'est ainsi que le cinquième jour de ce premier été, il s'était aventuré dans la propriété des Daniels, qui jouxtait celle de son père et dont celle-ci avait autrefois fait partie. Il était assez averti pour se tenir à l'écart de la grande maison, car en quelques jours seulement, il en avait suffisamment entendu des autres enfants pour savoir des choses importantes à propos des Hauts : que c'était une demeure impie, qu'il y avait une folle, qu'ils ne se mélangeaient pas aux gens de la ville et payaient leurs achats en monnaie sonnante et trébuchante.

Il avait aussi découvert qu'ils possédaient plus de terres incultes que quiconque dans le comté, ce qui signifiait qu'ils devaient avoir une bonne chasse, hypothèse confirmée par les panneaux d'interdiction aux intrus et braconniers, écrits en grosses lettres hâtives et illustrés par des dessins maladroits de têtes de mort et d'os croisés.

Mais Addison Aimes avait onze ans. Il ne sut discerner la patte enfantine de ces mises en garde, ni voir que les pancartes étaient plantées relativement près du sol ou qu'elles étaient faites de morceaux de bois arrachés à des cageots très semblables aux clayettes que son père utilisait pour expédier les pommes, aussi fut-il impressionné. Un sentiment de danger ajoutait considérablement à l'attrait de la propriété des Daniels, même si, compte tenu de ce qu'il avait entendu, il lui était de toute façon impossible de ne pas s'y aventurer – pas seulement ce qu'il avait entendu à *propos* des Hauts, mais





ce qu'il avait entendu *en provenance* des Hauts. Le soir, par exemple, en général au coucher du soleil, il y avait un carillon d'appels : d'abord un « El-li-ott » régulier, à trois temps, et puis, plus tard, montant de l'obscurité, un « Willa ? », « Willa ? » interrogateur comme le chant d'une grive.

Il percevait aussi parfois des éclats de rire emportés par le vent ou les notes de piano aériennes qui sortaient en bousculade par leurs fenêtres, des lambeaux de rideaux jaunes flottant à leur suite dans l'air nocturne, jouant autour des immenses portes-fenêtres, ouvertes comme des bras incapables de contenir le trop-plein de cette étrange beauté.

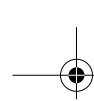
Le deuxième soir, il avait entendu leur gramophone (personne de sa connaissance n'en avait à Alford, dans le Kentucky) jouer un air de ragtime, jazzy, tapageur et débridé comme au cabaret, évoquant les dangers contre lesquels sa mère avait essayé de le mettre en garde.

Au début, il avait projeté de braconner sur leurs terres en posant des pièges dans les parties boisées et, s'il avait de la chance, de vendre le gibier dans les quartiers noirs de la ville puis d'utiliser l'argent pour se racheter un canif. Mais deux choses avaient contrecarré ses plans.

La première tenait au sentiment de culpabilité qu'il commençait à éprouver à mesure que grandissait sa fascination pour les Daniels, sentiment fondé sur la crainte mêlée de désapprobation qu'ils inspiraient à Winstville. À la légende locale venait s'ajouter l'admiration timide de son père pour Vienna Daniels, à propos de qui M. Aimes refusait de répondre à toute question et ne tolérait aucun manque de respect.

L'autre interférence vint des enfants Daniels eux-mêmes. Ils avaient dû l'apercevoir sur leurs terres, à moins qu'il n'ait oublié de redresser la clôture quand il





était entré à l'un des endroits où elle était pourrie. Ils avaient peut-être repéré les empreintes de pas dans la terre meuble près du ruisseau ou vu le lierre aplati là où il s'était couché, à l'ombre d'un arbre, pour écouter la profusion d'oiseaux pépier effrontément dans leur sanctuaire préservé. Ou alors, ils avaient tout simplement lu dans ses pensées ou senti son odeur, comme le font les Indiens, dit-on.

Quoi qu'il en soit, ils savaient qu'il était venu sur leurs terres et ils savaient à quel endroit. Le cinquième jour de son premier été à Winsville, il avait pris la bicyclette paternelle pour aller faire des courses en ville. Mais avant de regagner la maison de son père, de retrouver l'austérité guindée d'un vieil homme solitaire, il avait emprunté le sentier menant à la propriété des Daniels. Il avait posé le vélo, dont les roues tournaient encore, et s'était éloigné de son grincement strident pour se diriger vers le rire qu'il entendait monter d'un bosquet.

